

l'Eglise, c'est-à-dire l'humanité unie à J.-C. et vivant de sa Vie, comme J.-C. lui-même vit de sa Vie... L'ordre divin se révèle donc à nous comme une immense pyramide dont DIEU occupe le sommet, J.-C. le milieu, et l'Eglise la base. Cette base va s'élargissant à mesure que les générations humaines se multiplient et, quand elle aura atteint le plein développement qu'elle doit avoir dans les plans du céleste architecte, le monde présent aura sa fin et l'éternité commencera. **L'épreuve et le mal physique, la lutte et le mal moral lui-même sont les moyens dont se sert la Providence pour préparer les pierres qui doivent entrer dans l'édifice divin.**

V) FAUX ET VRAI ESPRIT CHRÉTIEN

Le chrétien attentif à contempler l'ordre ainsi établi ne saurait par conséquent se laisser déconcerter par aucune épreuve. C'est à l'oubli de ces lois providentielles que se doit attribuer le découragement qui caractérise un trop grand nombre des fidèles catholiques.

«Comment, en effet, s'expliquer autrement l'étrange contraste qui existe entre l'esprit de la Religion chrétienne et le caractère de la plupart de ceux qui la pratiquent ? **Tout, dans cette Religion, tend à agrandir les âmes et à allumer en elles d'immenses ambitions. En haut les cœurs,** nous crie sans cesse l'Eglise : *Sursum corda...* Il semble donc que les chrétiens devraient être les plus courageux et les plus confiants de tous les hommes... On s'attendrait à les voir marcher la tête bien haute au milieu des infortunés qui n'ont pour appui que l'erreur et pour espérance que le néant. Et pourtant, n'est-ce pas tout le contraire que nous voyons ? La pusillanimité n'est-elle pas le vice capital des serviteurs de DIEU, comme l'orgueil le vice capital de ses ennemis ? **Ne voit-on pas trop souvent les héritiers des promesses chanceler misérablement et succomber enfin à un découragement meurtrier ?** Ne croient-ils pas du moins faire assez s'ils peuvent conserver la Foi et l'Espérance au milieu des scandales qui les entourent ? **Encore une fois, comment expliquer ce déplorable état de choses, sinon en reconnaissant qu'un très grand nombre de chrétiens ne savent pas envisager sous leur véritable jour les événements qui s'accomplissent autour d'eux ?** Ils connaissent les lois de la Providence, mais ils en méconnaissent l'application.»

Le but du P. R. est de réagir contre ces défaillances ; mais l'Espérance ne peut être recouvrée qu'à condition de se placer et de se tenir au point de vue d'où le souverain ordonnateur du monde dirige les événements humains. Aussi insiste-t-il sur les magnificences de cet ordre divin dont il a commencé par rappeler les grandes lignes. **Plus les chrétiens se pénétreront des splendeurs de la vie surnaturelle qui se puise au sein de l'Eglise, plus ils s'élèveront au-dessus des impressions que peuvent produire en eux les approbations ou les contradictions du dehors. Leurs forces, leurs richesses, leur puissance de rayonnement leur viennent toutes de leur participation à l'Esprit qui les incorpore au CHRIST.** Voilà donc de quoi et en quoi ils se doivent glorifier. **La royauté du CHRIST peut être battue en brèche, les sociétés peuvent la méconnaître ou affecter de s'y soustraire ; elle n'en continuera pas moins à se révéler de plus en plus envahissante.**

VI) ESPRIT PROPHÉTIQUE DU PÈRE RAMIÈRE

Et le théologien, attentif à la marche qu'a suivie jusqu'à ce jour le développement du dogme catholique, entrevoit que désormais **le progrès va se faire dans le sens d'une connaissance plus généralisée et plus approfondie de ce qu'il renferme de plus séduisant pour l'homme : son union à J.-C. par la possession substantielle de son Esprit.** C'est ici, en effet, l'âme même de la synthèse à laquelle se complaît le P. R.

Il ne prétend assurément pas qu'elle ait échappé au siècle antérieur ; lui-même, au contraire, rappelle comment (...) les grands auteurs ascétiques français du XVII^{ème} siècle se sont appliqués à la mettre en lumière. Mais la tâche des siècles à venir lui paraît devoir être d'y insister plus encore. Ainsi, se réalisera enfin dans toute son étendue le vœu de S. Paul que

«DIEU éclaire les yeux des fidèles pour les rendre capables de comprendre le mystère de sa volonté et l'union ineffable qu'il a résolu d'établir entre J.-C. et leurs âmes». «Le temps semble venu, affirme le P. R., où ce grand dogme de **l'incorporation des chrétiens en J.-C.,** qui tient une si grande place dans la doctrine apostolique, prendra un rang également important dans l'instruction des docteurs et des fidèles, dans la théologie et le catéchisme.»

Ce pressentiment, nous sommes tous témoins qu'il s'est réalisé, et personne sans doute ne contestera que la puissance de rayonnement de l'Eglise y ait beaucoup gagné. Mais il ne s'agit ici que de la contribution personnelle du P. R. à cet approfondissement doctrinal. On peut dire qu'il y fit converger toute son activité apostolique. Ces grandes vérités, auxquelles nous avons vu ramener le plan de DIEU sur l'humanité, serviront de thème à ses innombrables publications. **Le livre, en particulier, sur l'Apostolat de la Prière n'en est que la reprise et le développement.**

Ici encore, pour atteindre le but poursuivi, «il a fallu pénétrer jusque dans les profondeurs du dogme catholique». Et la doctrine qu'on en a dégagée se résume dans cette pensée que **«la vie du chrétien doit être une reproduction ou, mieux encore, une extension de la vie de J.-C.»** L'œuvre, en effet, que le P. R. a entrepris d'expliquer, d'organiser et de faire rayonner jusqu'aux extrémités du monde, se fonde tout **sur la double idée de l'universelle royauté de J.-C. et de l'union qui, par le SAINT-ESPRIT, s'établit dans l'Eglise entre lui et tous les chrétiens.** Comme leur tête, eux, les membres de son Corps mystique, doivent poursuivre l'œuvre que lui, le chef, est venu accomplir et accomplir encore parmi les hommes : y établir le règne de DIEU. La coopération qu'ils apportent et doivent apporter à l'œuvre du CHRIST et de l'Eglise est la conséquence nécessaire des liens vitaux qui les unissent à lui et à elle. Leurs prières deviennent ainsi les prières de J.-C. lui-même. Elles ont leur source dans son CŒUR. Le double amour qui le fit se vouer, lui, à la glorification de son PÈRE et au salut des âmes, est ce qui excite en eux le même zèle. Et ainsi apparaît-il que l'esprit d'apostolat, dans ce qu'il a de plus profond et de plus entreprenant, découle de la plénitude de charité qui, du Cœur du CHRIST, passe au cœur de tous ses vrais fidèles. C'est donc encore l'étude théologique du mystère du CHRIST qui porte le P. R. à centrer l'**Apostolat de la Prière** sur la dévotion au S.-C. A ses yeux, la liaison ainsi établie n'était nullement factice. **Le culte du S.-C. lui paraissait, au contraire, marquer le dernier progrès de la doctrine chrétienne et constituer le dernier développement de la piété.**

«**Bien comprise,** expliquait-il, **cette dévotion est moins une pratique particulière que la Religion toute entière, la Religion envisagée sous son aspect le plus lumineux et le plus consolant. C'est le christianisme ramené à son unité et considéré dans la base de tous ses dogmes et de toute sa morale : l'amour de DIEU envers l'homme et l'amour de l'homme envers DIEU.** (Où donc, en effet.) l'amour de DIEU envers l'homme s'est-il déployé dans tout son héroïsme, sinon dans le CŒUR de JÉSUS ? C'est donc par la connaissance et le culte vrai du CŒUR de JÉSUS que la société se rapprochera de DIEU ; par ce CŒUR, comme par un canal divin, les bénédictions du Ciel descendront sur la terre ; par lui, comme par un lien vital et vivifiant, les différents éléments qui composent l'humanité, les individus, les familles, les peuples, maintenant divisés comme les membres d'un corps en lambeaux, retrouveront leur unité ».

C'est surtout en l'envisageant sous ce dernier aspect que le P. R. découvrit dans la dévotion au S.-C. des affinités toutes spéciales avec les aspirations de son siècle. **Ici encore, l'avenir devait montrer la justesse de ses vues : cette synthèse du christianisme qu'il aimait à faire voir dans le culte du S.-C., le Pape Pie XI devait de nos jours l'y montrer pleinement réalisée.** Mais, en attendant cette consécration par l'autorité suprême de ce qui avait été dès l'abord sa conviction personnelle, le P. R. ne se lassait pas de propager ce qu'on pourrait appeler sa théologie de la vie chrétienne (...).



L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE



Numéro 125 – JANVIER - FÉVRIER 2018

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii
350, route de Mouchy - 58 400 RAVEAU. COURRIEL : apostolat.priere@orange.fr

Chers associés, je vous présente mes meilleurs vœux d'une année remplie des grâces de DIEU et fructueuse pour votre propre sanctification et je vous assure de ma prière pour vous à cette intention au Saint Sacrifice de la Messe. Je me recommande aussi à vos bonnes prières.

Je remercie ceux parmi vous qui peuvent participer à l'expédition de cette lettre bimestrielle en versant **un abonnement de 12 euros** (par exemple par un chèque à mon nom). Certains d'entre vous l'ont déjà fait, je les en remercie : nous prions pour tous nos bienfaiteurs chaque jour à la Messe et à la récitation du chapelet.

Vous trouverez ci-après la 1^{ère} partie d'un magnifique article (datant de 1934) **du Père Paul GALTIER S. J. sur la théologie du Père Henri RAMIÈRE** (1821-1884), directeur de l'**Apostolat de la Prière** à la suite et du vivant même du fondateur, le Père GAUTRELET.

A l'heure où les bulletins paroissiaux, diocésains et même nationaux (comme le journal *La Croix*, quotidien officieux des évêques de France) ne sont plus catholiques, mais sont malheureusement des héraults de l'œcuménisme et de l'esprit du monde, où la théologie traditionnelle n'est plus considérée que comme un lointain passé dont le souvenir est rappelé par les vieux livres des bibliothèques, où l'on fait dire à S. Thomas d'Aquin ce qu'il condamne avec horreur (comme la possibilité de recevoir les sacrements pour les divorcés «remariés», c'est-à-dire adultères), il est important de rappeler combien les théologiens doivent être conscients dans leur enseignement pour éclairer les fidèles, combien cette science est à l'honneur dans l'Eglise et combien elle sert à éclairer sur les jugements à porter dans tous les domaines, aussi sur les idées actuelles véhiculées par le monde.

Je vous invite à lire attentivement cette 1^{ère} partie d'article. Vous y comprendrez mieux ce qu'est un théologien (I), l'importance d'une formation théologique sérieuse chez les candidats au Sacerdoce (II), quelques motifs apologétiques qui peuvent être utilisés avec les non-catholiques (III), les motifs éternels d'Espérance pour tout catholique (IV), le vrai esprit catholique qui est optimiste ! (V), la vision prophétique du P. R. (lire : Père RAMIÈRE) qui a vu à l'avance les dogmes qui seraient mis en évidence par les Papes Pie XI et Pie XII pour les temps troublés que traverse l'Eglise (VI). Seuls les titres ont été rajoutés.

abbé Thomas CAZALAS

I) LE PÈRE RAMIÈRE FUT-IL UN THÉOLOGIEN ?

Il enseigna longtemps la théologie. Dès avant sa prêtrise, encore étudiant lui-même, il était chargé d'en faire un cours abrégé pour quelques-uns de ses confrères plus jeunes. Stonyhurst en Angleterre et Vals en France l'eurent plus de 10 ans comme professeur et, quand il mourut, l'Institut catholique de Toulouse lui avait confié depuis 5 ans sa chaire de théologie morale.

Pareille carrière suppose assurément une aptitude peu commune à la théologie et une somme de connaissances théologiques fort au-dessus de la moyenne. Aussi, à la fin de sa vie, à l'heure même où il venait de prendre possession à Toulouse de la chaire de théologie morale, le futur Mgr DUILHÉ de SAINT-PROJET, alors son collègue, relevait-il sa maîtrise exceptionnelle des matières à y enseigner :

Toutes ces questions, étudiées selon l'ordre lumineux, la

méthode, les principes de solution de S. Thomas, complétés lui-même par les enseignements postérieurs de l'Eglise et des autres maîtres de la science, certes, la tâche est belle ; ce serait déjà beaucoup de la bien remplir. Le P. R. la domine ; dans l'exposition des plus difficiles matières, dans les luttes les plus ardues de la scolastique, il semble se mouvoir dans son élément.

Cependant, même parcourue avec succès et éclat, comme elle le fut par le P. R., une carrière professorale ne suppose pas nécessairement un esprit foncièrement théologien. Le professeur, comme tel, peut se borner à transmettre et à faire apprendre. On ne lui demande pas de découvrir, ni même toujours d'approfondir. Tout au plus attend-on de lui que, pour adapter ses leçons aux besoins et aux tendances de l'époque, il renouvelle la présentation de la doctrine traditionnelle. Nul doute que le P. R. n'excelle dans cette forme de travail théologique. Sa préoccupation était de convaincre et il avait l'art de la persuasion. La chaleur de sa parole, la vivacité de son action, le mordant de sa dialectique lui permettaient d'exercer une influence profonde sur les auditeurs de ses cours. Plus tard, l'un des plus brillants d'entre eux (le P. Regnault), se plaisait à rappeler comme

«il excellait à découvrir chez l'adversaire le défaut de la cuirasse. Impétueux à l'attaque, prompt à la riposte, il se montrait particulièrement supérieur dans l'art de démonter une à une toutes les pièces d'un système, pour en faire saisir l'agencement ingénieux ou fallacieux».

Quelques précieuses toutefois que puissent être ces qualités chez un professeur, elles ne dénotent point encore par elles-mêmes le théologien. Elles sont plutôt de l'homme d'action et de l'orateur. Et le P. R., on le sait, fut l'un et l'autre. (...) Il joignit toujours une foule d'autres occupations ou ministères. C'est pendant qu'il enseignait à Vals la théologie dogmatique qu'il donna sa forme définitive à l'**Apostolat de la Prière** et qu'il créa le **Messageur du CŒUR de JÉSUS**. (...) Jointe à un instinct de propagande ou de prosélytisme apostolique qui lui créait des relations dans tous les pays du monde catholique, cette multiplicité et cette variété de préoccupations n'étaient pas l'indice, elles non plus, d'un théologien.

Et, théologien, le P. R. fut loin de l'être en effet, au sens du savant, qui s'absorbe aux travaux de l'érudition patristique ou scripturaire, qui s'applique à poursuivre, pour le mettre en lumière, l'épanouissement progressif de la vérité révélée, ou qui se plaît à embrasser dans une synthèse de plus en plus compréhensive les éléments épars de la doctrine commune. Son objectif à lui ne fut jamais celui de la science pure. Homme de cabinet, il travaille toujours la fenêtre ouverte. La spéculation théologique ne l'intéresse point pour elle-même. **Les magnificences du dogme l'enchantent et il met une passion d'apôtre à les faire saisir ;** mais les systèmes, même quand il les fait siens, ne réussissent pas à le captiver. (...)

Mais, s'il ne s'est jamais confiné dans l'élaboration ou l'exposition technique de la science théologique, le P. R. doit à l'enseignement qu'il en a donné d'en avoir acquis cette connaissance approfondie et sûre d'elle-même qui lui permettra de maîtriser les problèmes politiques ou religieux, tout aussi bien que ceux de l'ordre proprement spirituel. De là lui viennent, en particulier, la précision et l'élévation des vues qui sont la caractéristique de toute son oeuvre.

II) CARACTÉRISTIQUES DES ÉCRITS DU PÈRE RAMIÈRE

Rien n’est plus rare chez les animateurs de la dévotion populaire ou même chez les écrivains religieux que cette plénitude et cette fermeté de la doctrine, et le P. R. a eu certainement à le constater et à le déplorer. Moins qu’à personne, la grâce du style, la finesse de l’analyse psychologique, ou l’ardeur de la piété pouvaient suffire à lui voiler cette lacune. **Il en découvrait, au contraire, la cause dans l’absence trop fréquente d’une solide formation scolastique.** Tout au moins est-ce par là qu’il expliquait, après coup, les illusions d’un écrivain dont il s’était plu à dire qu’il était « des hommes les plus capables de persuader et de faire aimer la doctrine qu’ils enseignent ».

« **L’erreur du P. GRATRY**, écrivait-il à propos de ses lettres contre la définition de l’infaillibilité du Pape, l’erreur du P. GRATRY prit sa source dans sa piété même… Il n’y avait chez lui ni orgueil délibéré ni, bien moins encore, révolte intentionnelle contre l’autorité de l’Eglise. C’était une illusion née d’une doctrine très vraie, mais mal comprise… La tournure mystique de son esprit et les circonstances dans lesquelles s’était accomplie son éducation sacerdotale ne l’avaient pas mis en état d’apprécier suffisamment l’importance de cet enseignement traditionnel et extérieur de la vérité, et il avait cru pouvoir y suppléer par l’enseignement individuel et intérieur. Nous nous permîmes un jour de lui signaler cette lacune et de lui exprimer le regret qu’il n’eût pas été plus longtemps à l’Ecole : *Ne dites pas cela*, nous répondit-il, *car vous ne savez pas les longues heures que j’ai passées devant le Tabernacle en priant DIEU de vouloir bien m’instruire lui-même*. En demandant ainsi au VERBE de DIEU de nouvelles lumières, le P. GRATRY suivait l’exemple de tous les saints docteurs ; mais il ne les imitait pas assez dans la diligence avec laquelle ils se sont tous appliqués à recevoir et à suivre les lumières déjà recueillies par la Tradition.»

On nous pardonnera d’avoir transcrit ici cette page. Elle exprime très exactement, croyons-nous, ce que le P. R. avait conscience de devoir à ses longues années «d’Ecole». **Elles avaient fait de lui un homme pénétré de la doctrine catholique et attentif à la dispenser dans toute sa pureté. En ce sens, il fut bien un théologien. L’habitude et le don lui restèrent toujours d’aller au fond des choses et de renouveler les questions les plus communes ou les plus simples en les présentant par leur aspect proprement dogmatique.** Son zèle le fit s’adresser à tous, et tous purent comprendre ses livres ; les moindres et les plus ignorants s’édifiaient à la lecture de ses publications pieuses ; mais les plus doctes et les plus élevés dans la hiérarchie admirèrent d’y trouver également à apprendre jusque sur les points qui leur étaient les plus familiers. Le «scribe devenu savant dans le royaume des cieux» s’était décidément fait un trésor, où il pouvait puiser indéfiniment.

Son originalité, s’il est permis de s’exprimer ainsi, **sa supériorité** en tout cas **fut d’alimenter sa piété et celle des autres aux sources mêmes dont la théologie lui avait révélé la fécondité.** (...) Lui aussi crut à l’illumination des âmes par le VERBE ou l’Esprit de DIEU. (...) Une de ses premières publications avait été *Le directoire du religieux*. En tête des moyens de sanctification dont il y recommandait et enseignait l’usage, venait l’oraison pratiquée suivant les diverses méthodes de S. Ignace, ou sous la forme soit de l’union avec le CŒUR de JÉSUS, soit d’une oraison de silence et de repos ; mais la notion générale et commune qu’il en donnait d’abord était celle de «l’effort de l’âme pour écouter la parole intérieure du divin ESPRIT et pour développer en elle les sentiments qu’il cherche à lui inspirer. Par où l’on voit que le principe de l’oraison n’est pas l’activité naturelle de l’âme, mais l’influence surnaturelle de l’Esprit de DIEU». Personnellement, il chercha surtout ses inspirations dans le CŒUR de JÉSUS dont il passa sa vie à propager le culte. Aussi, ses livres avaient-ils le don de susciter de véritables élans d’âme. **Mais ceux-là même qui aimaient le plus à s’y laisser emporter se rendaient compte que sa puissance d’entraînement tenait surtout aux principes théologiques où il prenait son point d’appui.**

De ce point de vue, le témoignage du P. GRATRY est on ne peut plus significatif. Le livre sur l’**Apostolat de la Prière** l’avait ravi.

«Livre magnifique, magnifique d’audace chrétienne, d’enthousiasme réel et contenu et, en même temps, de raison calme et de vérité manifestement démontrée… Rarement, dans ma vie entière, un livre m’a causé autant de joie… (…) Je ne me souviens pas d’avoir rencontré nulle part un élan du cœur plus magnifique, une aussi sublime audace d’espérance, exprimés avec cette triomphante tranquillité, cette absolue simplicité, cette pleine raison et cette inattaquable solidité théologique».

Mgr de MORLHON, alors évêque du Puy, avait fait la même constatation à propos de son livre sur *Les Espérances de l’Eglise* :

«Dans ces pages écrites d’un style ferme et lucide, les enseignements les plus solides de la théologie et de la philosophie chrétienne s’unissent pour élever l’âme et lui faire espérer pour les individus et les sociétés des destinées infiniment plus glorieuses que tout ce que l’orgueil a jamais rêvé. Cet ouvrage n’a pas seulement le caractère d’opportunité marqué par son titre ; **il indique encore une tendance trop oubliée au siècle dernier, la tendance à fortifier la piété par le dogme et à vivifier l’exposé du dogme par l’onction de la piété**».

«Tendance» : ce n’était pas assez dire. Tout au moins la «tendance», chez le P. R., était-elle consciente et avouée. L’introduction même du livre (...) affichait, à la manière d’un programme, cette préoccupation d’une constante justesse de la pensée : «**L’exactitude irréprochable de la doctrine et du langage est au suprême degré le point d’honneur du catholique et, plus encore, du prêtre et du théologien ; sa délicatesse, sous ce rapport, doit aller jusqu’au scrupule**» On ne saurait s’empêcher de reconnaître dans ces paroles le fruit naturel de l’enseignement auquel le P. R. avait été si longtemps appliqué. (...)

IDÉES MAÎTRESSES (III et IV)

III) MOTIFS D’ESPÉRANCE QUI PEUVENT ÊTRE UTILISÉS AVEC LES NON-CATHOLIQUES

Caractéristiques de sa manière, ces deux ouvrages développent aussi les **idées maîtresses** dont s’animera toujours l’activité religieuse de leur auteur. Ils parurent au plus fort du désarroi causé par les premiers attentats de l’Italie contre le pouvoir temporel du Pape : c’était au lendemain de Castelfidardo. En France, les hommes avaient été douloureusement blessés de ce qu’on appelait la duplicité de Napoléon III et sa trahison des catholiques (...). Le rationalisme triomphait : c’est la fin qui approchait. RENAN prépare sa *Vie de JÉSUS*. Encore quelques efforts et disparaîtra le grand obstacle à l’affranchissement des esprits qu’a toujours été l’Eglise.

Les plus bienveillants parmi les neutres n’indiquaient comme moyen de salut pour elle que l’acceptation des principes libéraux qu’elle a eu le tort de condamner. S’adapter aux tendances du jour, s’accorder avec la civilisation, prendre son parti des révolutions accomplies dans les gouvernements et dans les idées, chercher son point d’appui dans l’opinion, revenir à ce qu’on appelait son rôle traditionnel d’émancipatrice et d’éducatrice des peuples : s’il y avait quelques chances de la voir se survivre et recouvrer quelque influence dans les temps nouveaux, la condition indispensable était qu’elle se réconciliât avec le siècle. Sans lui demander ce renversement complet de son attitude passée, beaucoup parmi ses défenseurs les plus dévoués la presentent alors également de s’engager dans une voie nouvelle. Eux aussi, pour se faire mieux entendre de la génération à laquelle ils s’adressent, croient indispensable de lui pouvoir présenter une Eglise favorable aux idées de liberté et de progrès. Depuis CHATEAUBRIAND et LAMMENAIS, c’est le point de vue auquel se sont placés de préférence les apologistes les plus en vue. **Pour gagner ou ramener à la Foi, l’argument le plus efficace, parce que le plus persuasif, paraît être celui des harmonies qui existent entre le catholicisme et les aspirations profondes de l’âme humaine.** Cette vie supérieure, que cherchent également les philosophes et les

masses populaires, l’Eglise a fait la preuve qu’elle en possède le secret, et ce qui fonde ses espérances, c’est avant tout cette correspondance entre ses doctrines et les tendances les plus nobles des sociétés modernes.

Le P. R. était loin d’être fermé à ces sortes de considérations. Le volume intitulé *L’Eglise et la civilisation moderne* qu’il avait publié à part, avant d’en faire la seconde partie des *Espérances de l’Eglise*, y était consacré tout entier. La question qu’il se proposait d’y éclaircir était précisément celle de l’accord ou du désaccord foncier des tendances de la société et de l’Eglise : «Autorisent-elle à espérer la prochaine cessation du conflit, ou donnent-elles lieu de craindre un divorce de plus en plus irréconciliable ?»

La réponse était plutôt optimiste. Tout en condamnant dans les idées modernes, les principes qu’y avaient dénoncés et rejetés les Souverains Pontifes, il avait souligné la distinction à faire entre la signification historique de ce qu’on appelait les principes de 1789 et le sens général d’où leur venait actuellement leur emprise sur les esprits. Abstraction faite des intentions de ceux qui les avaient formulés et des circonstances qui en avaient accompagné la promulgation, il était possible d’y trouver tout au moins une hypothèse dont se put accommoder l’enseignement catholique. Si donc, comme il en était persuadé, la plupart de ceux qui s’attachent à ses principes n’ont nullement en vue ce qu’y voulurent mettre leurs auteurs et y tiennent uniquement pour le sens général qu’ils y entrevoient confusément, au lieu qu’il y ait là un obstacle à l’action de l’Eglise, il est permis d’y découvrir, au contraire, pour elle un motif d’Espérance. Et telle est, en effet, sa conclusion : le second fondement des Espérances de l’Eglise se trouve dans ce qu’il appelle les tendances des esprits et des sociétés.

Une des plus rassurantes, entre autres, lui paraît être celle qui a pour objet l’unité de l’enseignement philosophique dans l’Eglise elle-même. C’est pour aider à la réalisation de cette idée qu’il a publié un livre spécial sur ce sujet : mais, ici même, **il se plaît à souligner au passage deux vérités capitales**, dont lui semblent devoir tomber d’accord les esprits les plus divers.

«**La première, dit-il, est que l’homme ne peut acquérir sa perfection morale et user de sa liberté pour se rendre à sa fin dernière qu’autant qu’il possède une connaissance claire et certaine de DIEU ; la seconde est que, dans l’état présent de la nature humaine, l’Eglise catholique peut seule donner à tous les hommes cette connaissance ; elle seule définit nettement les rapports qui les unissent à leur Créateur et les devoirs qu’ils ont à remplir pour arriver au bonheur qu’il leur destine. Ne suit-il pas de là, conclut-il, ce que veut démontrer le P. GRATRY que, dans l’Eglise seule, l’homme peut rassasier la soif de l’infini qui le tourmente ?»**

Le théologien, il est vrai, se montre ici particulièrement attentif. Cette «soif de l’infini» que, lui aussi, aime à discerner dans le cœur de l’homme, il s’est interdit de l’étendre à la vision même de DIEU ; il craindrait de confondre l’ordre naturel et l’ordre surnaturel ; mais, «s’il lui est impossible, pour ce motif, d’admettre le sentiment opposé,… il ne pense pourtant pas que la négation de la tendance naturelle à voir DIEU en lui-même infirme en aucune manière la démonstration qu’on a cru pouvoir tirer de cette tendance en faveur de la Religion chrétienne.»

IV) MOTIFS D’ESPÉRANCE POUR LES CATHOLIQUES

Pour le P. R. toutefois, ces divers motifs d’espérance ne sont que secondaires. Ils peuvent toucher ceux du dehors, ceux dont la Foi en l’Eglise a besoin de s’épauler aux considérations d’ordre humain. Lui s’est adressé surtout à ceux du dedans, à ceux qui vivent leur Foi divine. Ceux-là seuls peuvent comprendre que les espérances de l’Eglise survivent à toutes les déceptions et à toutes les contradictions. La question de sa durée et de son triomphe final est essentiellement de l’ordre surnaturel et, d’emblée, le P. R. la situe dans ce plan.

Les lois de la Providence, telles qu’elles se révèlent dans

le mystère de l’Incarnation, constitue le véritable et l’inébranlable fondement des espérances de l’Eglise. **Le rôle qu’elle a à remplir la met au-dessus des oscillations de l’opinion publique et des revirements de la politique. Sa destinée est liée à la poursuite par DIEU lui-même de ses immuables desseins sur l’humanité et sur le CHRIST.**

Et voici le théologien au centre même de la doctrine catholique. C’est de là qu’il invite à regarder l’Eglise pour en comprendre la mission et l’histoire. Sa fin propre se confond avec celle que le Créateur assigna à l’homme le jour où il décréta son existence et son élévation à l’ordre surnaturel. **Elle est toute ordonnée à la gloire de DIEU et à la divinisation de sa créature. Les deux buts n’en font qu’un. L’homme ne glorifie DIEU que dans la mesure où il accepte d’entrer en participation de son Esprit et de sa Vie** ; mais cette participation elle-même ne lui est possible que par son incorporation à Celui en qui se réalise d’abord l’union la plus parfaite de la divinité et de l’humanité. Le CHRIST, dans le plan divin, est au centre du monde ; il préside à la création tout entière ; les êtres lui doivent tous être soumis afin d’être tous, en lui et par lui, ordonnés et soumis à DIEU. Or, cette universelle domination ou royauté du CHRIST, l’Eglise en est à la fois l’instrument et la réalisation progressive. Les promesses d’immortalité qui fondent son Espérance trouvent là leur raison d’être. L’œuvre qu’elle a à accomplir parmi les hommes se confond avec celle que ne cesse d’y poursuivre le CHRIST : **se les incorporer afin qu’en elle et sous son chef, ils soient rendus participants de cette Vie divine, dont l’épanouissement constituera dans le temps et dans l’éternité la plus grande gloire de DIEU.**

D’OÙ UNE VISION SURNATURELLE DES ÉVÈNEMENTS ACTUELS

Les âmes une fois mises en présence de ces perspectives grandioses, il est facile au P. R. de leur faire partager l’optimisme qui soulève la sienne. Le monde pieux et fidèle est plutôt, à cette date, porté au pessimisme. On y gémit ; on y pleurt ; on y condamne ; on y vit dans le mépris ou la haine des hommes et des idées du jour. Tel n’est pas, nous l’avons dit, l’état d’esprit du théologien habitué à regarder par-dessus le flux des événements ou des faits. Dans les mouvements divers qui emportent les esprits et les sociétés, à côté des dangers ou des obstacles, il découvre des points de rencontre providentiels avec la marche que ne cesse de poursuivre l’Eglise. **Mais, pour se rassurer et rassurer, il s’applique surtout à discerner et à mettre en lumière les traits de l’histoire du CHRIST ou de l’Eglise par lesquelles s’expliquent les contradictions dont ils sont l’objet l’un et l’autre.** Sans doute, ils représentent et ils offrent aux hommes l’idéal le plus élevé dont se puissent enchanter leurs aspirations au progrès indéfini ; mais, **pour se réaliser, cet idéal comporte des efforts et des luttes qui se doivent renouveler à toutes les générations.** Cette gloire du VERBE incarné, qui est la fin première de toute la création, et cette participation de l’homme à la Vie de DIEU que doit assurer l’incorporation à l’Eglise, ne peuvent être obtenues l’une et l’autre qu’autant que s’établit et s’étend la royauté du CHRIST. Or, cette royauté doit être librement acceptée et il est au pouvoir des hommes de la rejeter ou de la combattre. Les oppositions qu’elle rencontre font donc partie, elles aussi, du plan divin. Dans l’ordre présent, il ne saurait y avoir de gloire pour DIEU, pour le CHRIST et pour l’homme lui-même qu’au prix d’une participation aux souffrances de l’Homme-DIEU. **Mais même les péchés ou les crimes qui produisent ou entraînent ses souffrances servent à glorifier J.-C. Telles sont les lois providentielles dont le rappel doit hausser ou maintenir les chrétiens au niveau de l’Espérance que leur commande leur Foi.**

Elles ont pour but, dit le P. R., «la communication de la Vie et du bonheur de DIEU aux créatures raisonnables, l’établissement de l’ordre divin : DIEU d’abord ; DIEU principe premier et fin dernière ; ensuite J.-C., Médiateur entre DIEU et l’humanité, comme l’humanité elle-même est médiatrice entre le monde des esprits et le monde des corps ; enfin